Zeitschrift: Korrespondenzblatt des Bernischen Lehrervereins = Bulletin de la Société des instituteurs bernois

Herausgeber: Bernischer Lehrerverein

Band: 12 (1910-1911)

Heft: 9

Rubrik: Question des traitements

Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

könnten, wenn's anders wäre: um einen Lehrer, der mit Begeisterung und idealem Feuer für die Schule und nur für sie arbeitet; der nicht nur von den in der Jugend- und Studienzeit angesammelten geistigen Schätzen zehrt, sondern sie auch wieder zu äufnen imstande ist; der in goldenen Mussestunden sich auch jene Spannkraft des Geistes sammelt, die zu einem vollwertigen Unterricht unentbehrlich ist; der seinen Intellekt in froher, selbstgewählter Arbeit auffrischt und stärkt, seine Bildung erweitert und vertieft. Wo wäre es aber unter den gegenwärtigen Besoldungsverhältnissen einem Lehrer möglich, die dazu erforderlichen «goldenen Mussestunden» aufzubringen? Wo wäre es einem Lehrer möglich, sich eine Bibliothek zuzulegen, wie sie jeder Gebildete und mehr noch jeder strebsame Erzieher der Jugend haben sollte? Der Lehrer soll Heimatsgefühl in den Unterricht hineintragen, er soll die Schüler das Vaterland lieben und seine tausend Beziehungen zu jedem seiner Söhne kennen lernen; kann er das anders als mit Phrasen tun, sofern er nicht die Mittel hat, das Vaterland aus eigener Anschauung kennen und wie der Dichter des Liedes «O mein Heimatland», der auch «fremdes Land durchstrich, Königsglanz mit deinen Bergen mass .....», mit andern vergleichen zu lernen? Die deutschen Kollegen, die haben die Mittel schon eher; zu Hunderten kommen sie jeden Sommer in unser Land! Ihrer fünftausend sind zu Pfingsten des letzten Jahres nach Strassburg an die Peripherie des Landes geströmt, um hier in imposanter Tagung ihre Erfahrungen auszutauschen und deutsche Grenzländer persönlich kennen zu lernen.

Die harte Fron des Nebenverdiensts vermag nur in selteneren Fällen zu verhüten, dass in der Küche und im Haushalt des Berner Lehrers Schmalhans das Szepter schwingt. Wer will das Kunststück leisten, eine 5—6köpfige Familie (von einer 8—10köpfigen nicht zu reden) mit Fr. 1900 anständig — d. h. *standesgemäss!* — durchs Leben zu bringen? Man sehe sich das Haushaltungsbudget einer Lehrersfamilie in der letzten Nummer des Korrespondenzblattes an! Ist es übertrieben? Sieht es in einer einzigen Rubrik nach Luxus, nach Verschwendung aus? Und doch erreicht es die Summe von Fr. 3600. Und dabei ist auch nicht ein Rappen für die spätere Ausbildung der Kinder, für Ersparnisse berechnet!

Es gibt Leute genug, die uns antworten werden: Was wollt ihr mehr, ihr unzufriedenen Schulmeister? Es gibt noch andere Leute, die auch nicht mehr verdienen! Macht's wie die! — Ja, wir sind in der Tat so weit, dass wir es uns bieten lassen, ohne zu mucksen, wenn man auf die — Gepäckarbeiter, Barrierrenwärter und Ausläufer der Bundesbahnen als offenbar auf Unsersgleichen hinweist, denn das sind Leute, die in der Tat «auch nicht mehr verdienen als wir». Wie lange noch? Ja, wie lange zanken wir uns noch herum, wie lange zerfleischen wir uns noch selbst, bevor wir uns Rücken an Rücken zu wehren gelernt haben, zu wehren gegen derartige Lehrerhässer mit oder ohne Titel und Aemter und Würden?

Es gibt Wochen, in denen drei, vier Darlehensgesuche beim Vorstande einlangen. Der budgetierte Unterstützungskredit (Fr. 3550!) musste längst überschritten werden. Was beweist deutlicher als diese Tatsachen, dass die Besoldungserhöhung, die wir noch nicht einmal ganz erhalten haben, in den Zeiten einer beispiellosen Teuerung nur ein Tropfen auf einen heissen Stein ist?

Es sollte die Frage der Einführung eines Minimaltarifs für Privatstunden und andere Arten des Nebenverdiensts von den Organen des B. L. V. unverzüglich studiert werden. E. Tr.

Question des traitements.

Gains accessoires.

Les succès étonnants remportés par nos collègues d'Allemagne dans leur campagne en faveur de l'augmentation des traitements et de l'amélioration de la situation économique du corps enseignant en général sont de telle nature qu'il vaut la peine de s'y arrêter un peu et de se demander à quels facteurs il faut attribuer ces progrès.

Nous venons d'apprendre qu'un «pauvre instituteur prussien» touche depuis 1908 un traitement maximum de **fr. 4500** (M. 3300 plus M. 330 d'indemnité de logement). Ce ne sont pas seulement les instituteurs des villes qui reçoivent ce traitement qui est de fr. 2300 supérieur au nôtre, mais même les instituteurs des villages les plus retirés. Notre traitement maximum de fr. 1900 que nous ne toucherons qu'en 1912 et qui vient d'être «amélioré» n'atteindra pas en 1912 la moitié du traitement alloué à l'instituteur de divers Etats d'Allemagne (Anhalt, Bade, Braunschweig, Schauenburg-Lippe, Saxe, Prusse). Dans tous ces Etats, le corps enseignant s'est déjà acquis une situation qui lui vaut avec l'indemnité de logement M. 3500 et 3600. Dans les villes de Lübeck, Brême et Hambourg, les traitements atteignent M. 4100, 4600 et 5000.

Il est vrai que ces chiffres ne sont atteints qu'après 25 à 30 ans de services, tandis que

l'instituteur bernois jouit de son traitement maximum déjà après 10 ans de services. Le traitement initial de l'instituteur allemand ne dépasse pas le nôtre dans la même proportion que les traitements maxima. En Allemagne, nous trouvons une moyenne de fr. 1500 à 2000 et pour les maîtres auxiliaires de fr. 1100 à 1500.

Le tableau suivant établit une comparaison entre les sommes accordées en Allemagne et dans notre canton pour 40 ans de services.

	1re année *	11e année	21e année	31e année	Somme totale touchée en 40 ans
	Fr.	Fr.	Fr.	Fr.	Fr.
Anhalt	1125	2025	3037	3712	113,222
Bade	1250	2188	3125	4000	115,875
Braunschweig . .	1125	1988	3150	3900	115,512
Brême**	1500	3250	4625	5125	161,625
Hambourg**. . .	2000	3375	4875	5850 (6250)	178,625
Lübeck**	1500	2750	3750	4375	136,437
Schaumburg-Lippe	1375	2250	3000	3750	115,750
Prusse	1387	2250	3125	3875	119,040
Saxe.	1125	2125	3125	3750	114,562
Canton de Berne .	*1500*	*1900*	*1900*	*1900*	*73,000*

* Comme maître auxiliaire.

** Logement y compris; dans les autres Etats, il y a lieu d'ajouter encore aux sommes indiquées une indemnité minimum de M. 300 à 400.

Il ressort de ce tableau comparatif que, si un instituteur bernois touche un traitement initial plus élevé et s'il jouit de son traitement maximum plus tôt que son collègue d'Allemagne, il perd en 40 ans la somme considérable de fr. 40,000 à 50,000.

Que représente cette somme de fr. 40,000 pour un instituteur bernois?

L'instituteur bernois est condamné à entreprendre une vraie chasse aux gains accessoires quelconques, ce qui contribue certainement à rabaisser la profession d'instituteur. Qui ne connaît les travaux auxquels s'astreint l'instituteur de la campagne pour «améliorer» son maigre salaire: Secrétaire communal, gérant de «consommation», secrétaire ou agent de diverses sociétés d'assurance, secrétaire ou caissier des sociétés de tir ou autres, membre de divers comités, bibliothécaire, journaliste, directeur de sociétés de chant et de musique, chef de pension, loueur de chambres, horticulteur, agriculteur, imprimeur, marchand et accordeur de pianos, leçons particulières, etc., etc. Et combien souvent telles places rénumératrices leur sont refusées ou retirées selon le vent de la politique locale! Qui dira jamais quelle somme de travail, de veilles, d'ennuis de toutes sortes sont la suite fatale de cette course aux gains accessoires! Qui mesurera le capital «nerveux» qu'un maître laisse dans les auberges, dans les assemblées de tout genre où ses fonctions de «*bonne à tout faire*» l'appelle constamment! Que de désagréments sont liés à tous ces emplois divers et combien souvent les électeurs et les parents n'ont-ils pas su tirer parti d'un détail insignifiant relatif aux occupations accessoires pour menacer l'instituteur du feu du ciel ou pour le jeter à la rue!

Il va de soi que l'instituteur ne pourrait se soustraire à tous ces petits emplois. Il en est plus d'un qui lui vaudra peut-être l'estime et la considération de ses concitoyens et qu'il exercera avec plaisir, mais nous pouvons affirmer que la condition économique tout à fait défavorable de l'instituteur bernois est la source de beaucoup de maux pour le corps enseignant en général.

Cette poursuite des gains accessoires fait souvent perdre à l'instituteur l'estime de ses électeurs, nuit parfois à une bonne entente entre collègues du même village et l'expose presque toujours à perdre son bien le plus précieux, la santé, son capital «nerveux», dont il a si grand besoin et qu'il ruine fréquemment par des travaux énervants, des services de commissionnaire, etc.

L'indépendance d'un maître ne saurait être sauvegardée quand il est obligé de se prêter à toutes les besognes pour faire vivre sa famille. Que d'instituteurs qui doivent se plier aux milles exigences de tel ou tel petit tyran de village s'ils ne veulent courir le risque de perdre une partie de leur pain!

Ces gains accessoires nuisent en outre à la famille en lui enlevant le père. Il ne faut pas s'étonner trop quand on entend dire que des enfants d'instituteurs sont mal élevés. Comment un homme pourrait-il s'occuper avec toute l'attention désirable de l'éducation d'une grande famille, après avoir dépensé toutes ses forces intellectuelles dans 5 à 6 heures de leçons et après avoir rempli les nombreuses fonctions accessoires qui réclament souvent la présence et le savoir-faire de l'instituteur jusqu'à 11 heures ou minuit.

Les gains accessoires enlèvent également aux écoliers le vrai éducateur auquel ils ont droit, car le temps précieux consacré à des travaux insipides est ravi au maître qui devrait et qui voudrait pouvoir se préparer mieux à sa tâche. Quand l'instituteur peut-il se retremper un peu et refaire ses forces? Quand et où doit-il prendre l'enthousiasme fécond qui sied à sa vocation? Comment pourrait-il se perfectionner par la lecture et par l'étude quand le peu de temps qui lui reste est absorbé par des occupations qui usent son intelligence et ses nerfs. Comment veut-on qu'un maître avide de lecture et d'étude se fasse une modeste bibliothèque avec le misérable traitement dont il «jouit»? Comment un maître, rongé

par les soucis d'argent, pourrait-il enthousiasmer notre jeunesse et lui communiquer l'idéalisme dont notre génération a si grand besoin?

Enfin, les gains accessoires permettent rarement à l'instituteur de nouer les deux bouts. Combien de familles d'instituteur vivent dans un état toujours précaire! Qui voudrait accomplir le tour de force que nécessite l'entretien convenable d'une famille de 5 à 6 personnes (inutile de parler de 10 personnes!) avec fr. 1900?!

Qu'on relise le budget d'une famille d'instituteur dans le dernier numéro du *Bulletin*. Est-il exagéré? Y trouve-t-on une seule rubrique qu'on puisse taxer de luxe, de prodigalité? Et pourtant il atteint la somme de fr. 3600, bien qu'il ne prévoie pas un centime pour l'éducation future des enfants libérés de l'école et pas un centime d'économies!

Malheureusement, on rencontre bien des gens qui vous disent: Que réclamez-vous toujours? Il y a d'autres gens qui ne gagnent pas plus que vous! Faites comme eux! Jusqu'à quand l'instituteur tolérera-t-il sans mot dire qu'on le compare encore aux gardes-barrières et aux commissionaires des Chemins de fer fédéraux, car ce sont là des gens «qui gagnent autant que nous». Combien de temps les instituteurs se déchireront-ils encore les uns les autres avant de serrer les rangs pour tenter un assaut sérieux contre les tyrans pourvus de titres, de fonctions ou de dignités, qui ont l'audace de nous lancer, avec un certain mépris, des arguments aussi stupides?

Le C. C. reçoit quelquefois trois, même quatre demandes de prêt dans la même semaine! Le crédit prévu au budget pour la caisse de secours (fr. 3550!) est dépassé depuis longtemps déjà. Cela ne prouve-t-il pas assez clairement que l'augmentation de traitement — que nous n'avons du reste pas encore touchée complètement — n'est qu'un emplâtre sur une plaie béante?

Que les organes du B. L. V. se mettent à l'étude d'un tarif minimal pour les gains accessoires (leçons, etc.)! E. Tr.

Besoldungsbewegung im Aargau.

Die aargauische Lehrerschaft richtet eine eingehend begründete Eingabe an die Erziehungsdirektion, in der sie eine sofortige Revision des Spezialgesetzes über die Lehrerbesoldungen vom Jahre 1898 verlangt.

Als Gehaltsnormen postuliert sie:

a. Ein Minimum von
Fr. 2000 für die Lehrer und Lehrerinnen an der Gemeindeschule;
» 2500 für die Lehrer an der Fortbildungsschule;
» 3000 für die Hauptlehrer und -lehrerinnen an der Bezirksschule;
Fr. 300 pro Jahresstunde für ordentlich angestellte Hülfslehrer an der Bezirksschule;
» 150 pro Abteilung für den Unterricht an der Bürgerschule.

b. Eine Dienstalterszulage von
Fr. 100 nach je 2 Dienstjahren bis zum Maximum von Fr. 800 nach 16 Dienstjahren.

Der Begründung entnehmen wir folgende Stellen:

«Es gibt in Staat und Bund keine fix besoldeten ständigen Beamten und Angestellten, deren Mindestgehalt geringer ist als dasjenige eines aargauischen Volksschullehrers (Fr. 1400—1800). So setzt z. B. das *Dekret betreffend die Besoldung der Staatsbeamten* vom 25. November 1908 die untere Gehaltsgrenze auf Fr. 1800 an und sieht regelmässige Zulagen von mindestens Fr. 600 vor, die nach 10 Dienstjahren voll bezogen werden.....

Zieht man nun bei der *Bewertung der Arbeit ausser der Dauer des Dienstes auch die Bedeutung und Schwierigkeit der Aufgabe, sowie das Mass und die Kosten der zu ihrer Lösung erforderlichen allgemeinen und beruflichen Bildung* gebührend in Betracht, so wird man zugestehen müssen, dass die heutige Einordnung des Lehrers in den Rangstufen des Erwerbslebens einer Verkennung seines Bildungsgrades, seiner Tätigkeit und seines Amtes gleichkommt.....»

Es folgt ein reiches Vergleichsmaterial (Solothurn, Schaffhausen, Zürich, Bern, deutsche Staaten u. s. w.).

Aus der allgemeinen Begründung heben wir hervor:

«Wir glauben daran erinnern zu dürfen, dass das Schicksal der Schule im wesentlichen vom Lehrer abhängt, dass *eine tüchtige Lehrerschaft die erste Vorbedingung für ein gedeihliches Schulwesen* ist, und dass darum von allen Ausgaben für Schulzwecke diejenigen die produktivsten sind, durch welche die Leistungsfähigkeit des Lehrers und das Bildungsniveau seines Standes gehoben wird. Wenn man am Lehrer spart aus Rücksicht auf die sonstigen hohen Schulausgaben, so kommt das aufs nämliche heraus, wie wenn man bei der Anlage einer Trinkwasserversorgung die Kosten für eine ergiebige gute Quelle scheut, weil das Leitungswerk und die öffentlichen Monumentalbrunnen grosse Ausgaben verursachen. Die Wirkungen dieses verfehlten Sparens lassen nie lange auf sich warten. Sie zeigen sich bei uns zunächst einmal im *Lehrerwechsel*. Dieser trifft vor allem diejenigen Gemeinden, die ihre Besoldungen nicht über das unumgängliche Mindestmass hinausheben. Wo der Lehrer täglich inne wird, dass man seinem Berufe die Anerkennung, seiner Arbeit den Lohn versagt, da ist seines Bleibens nicht lange, und da fehlt seinem Wirken auch der rechte Segen. Denn ein Schulmeisterherz, das der Kindheit Liebe, Kraft und frohen Sinn entgegenbringen soll, braucht eine Heimat; einen Boden, in dem es fest und dauernd Wurzel schlagen kann; eine Umgebung, mit der es allmählich verwächst und eins wird.....

Die Ansprüche an den Lehrer werden von Jahr zu Jahr grösser und mannigfaltiger. Die heutige Zeit begnügt sich nicht mehr damit, dass die Schule den jungen Menschen mit dem nötigsten geistigen Rüstzeug für den Existenzkampf ausstattet; sie verlangt ausserdem auch die Ausbildung des Charakters, die Vorbereitung für das bürgerliche Leben, die Förderung der körperlichen Gewandtheit und praktischen Geschicklichkeit, die Weckung des Sinnes für das Schöne und Echte — kurz, die Entwicklung aller leiblichen und geistigen Kräfte, die das Einzelwesen als solches wie als Glied der Gesellschaft reicher und tauglicher machen.

Und die heutige Zeit fragt nicht allein nach den Lehrzwecken und -zielen, sondern auch nach den Lehr-

wegen, nach dem Lehrverfahren. Sie fordert einen frischen, herzhaften, von Drill, Schablone und Pedanterie befreiten Unterricht und eine zu Selbständigkeit und sittlicher Freiheit führende Erziehung.

Das sind Anforderungen, wie sie heute schlechterdings an keinen zweiten Beruf gestellt werden. Sie setzen eine Lehrerpersönlichkeit voraus, die mit den reichsten Gaben und Kräften ausgestattet ist; eine Lehrerpersönlichkeit, die ihren Stoff aus einem lautern, tiefen Wissensborn schöpft, ihn anschaulich und fesselnd gestaltet und sein Einwachsen in die kindliche Vorstellungswelt mit allen Mitteln zu fördern versteht; eine Lehrerpersönlichkeit endlich, der das Gesetz des Schaffens aus ihrer Kraft quillt und der keine toten Formeln vonnöten sind.

In welchem Missverhältnis zu diesen Anforderungen befindet sich nun die heutige *soziale Stellung* des Lehrers! Wie kann man von einem Stande, der mit den kümmerlichsten Existenzbedingungen vorlieb nehmen muss, eine von grossen Gedanken geleitete und nach hohen Zielen strebende Berufserfüllung verlangen? Wo soll der Lehrer Schwung und Begeisterung für den Unterricht, Kraft und Frohmut für die Aufgaben der Erziehung und Lust zur eigenen Fortbildung hernehmen, wenn er beständig mit Sorge und Not zu kämpfen hat? .....

Wir geben gerne zu, es liegt für den Unkundigen nahe, unsere Berufsarbeit mit Rücksicht auf die *Freihalbtage und Ferien* nicht als ein volles Lebenswerk einzuschätzen und uns auf eine finanzielle Ausbeutung dieser Freizeit anzuweisen. Wir verübeln es keinem Arbeiter, keinem Bauernknecht, wenn er uns gelegentlich um den frühen Feierabend oder um die 10 Wochen Ferien beneidet; denn wir wissen, er kennt für die Arbeit keinen andern Massstab als den der Zeit.

Aber wir empfinden es als bittern Hohn auf alles schöne Gerede vom Ernst und von der Verantwortlichkeit des Lehrerberufes, wenn diese Beurteilung unserer Arbeit auch von Leuten geteilt wird, denen man billigerweise eine bessere Einsicht zutrauen dürfte. Dass ein Geistlicher nicht alle Tage predigen, ein Jurist nicht täglich stundenweise plädieren kann, das versteht alle Welt; aber dass ein Lehrer, der geistige Arbeit leisten und nicht drillen möchte, mit einer durchschnittlichen Tagesleistung von fünf Stunden ans Ende seiner Kraft kommt; dass er nicht immer nur mit vollen Händen unter seine Schüler austeilen kann, sondern aus den Quellen des Wissens und Lebens auch wieder neue Nahrung in sich aufnehmen und verarbeiten muss — das begreifen leider auch viele unserer Gebildeten nicht, nicht einmal alle jene, die gewohnt sind, an die Schule die höchsten Ansprüche zu stellen .....

Sie sehen stillschweigend zu, wenn wir zu den Lasten unseres ordentlichen Tagewerkes uns noch ausserordentliche aufbürden, wenn wir zum *Nebenerwerb* greifen müssen, um für uns und die unserigen ein anständiges Auskommen zu finden. Sie lassen es ruhig geschehen, dass der Lehrer, der mit jugendlicher Begeisterung und Spannkraft in sein Amt eintritt, bald unter der Last unumgänglicher ausserberuflicher Erwerbsarbeit den Nacken beugen muss, dass er seine Ideale eins ums andere preisgeben und sich allmählich an eine kraftlose, handwerksmässige Ausübung seiner Pflicht gewöhnen muss. Und sie übersehen ganz dabei, *dass die Schule die Kosten bezahlt, wenn der Lehrer um des täglichen Brotes willen in fremden Jochen fronen muss,* dass alle Kraft, die im Nebenerwerb verbraucht wird, der Schule hätte zu gute kommen können und sollen.

Wir betrachten es als eine unserer grössten Standesaufgaben, dem Grundsatze Geltung zu verschaffen, dass *der Lehrer der Schule und nur der Schule* gehören soll; dass seine freie Zeit ihm nicht Gelegenheit zur Verbesserung seines Einkommens, sondern Musse zur Sammlung neuer Kräfte, zur Vertiefung in die Probleme seines Berufes und zur Erweiterung seines Wissens und Könnens bieten soll; dass von allen Formen der Nebenbeschäftigung eigentlich nur jene geduldet werden sollten, die geraden Weges eine Förderung unserer beruflichen Tüchtigkeit herbeiführen .....»

Zu der *Gleichstellung von Lehrern und Lehrerinnen* bemerkt die Eingabe:

«Sie hat bisher im Aargau als Regel gegolten und sich wohl bewährt. Es ist auch in der Tat nicht einzusehen, warum die Lehrerin bei gleichem Studiengang, gleichen Prüfungsbedingungen, gleichen Anstellungsverhältnissen und gleicher Arbeitsleistung geringer besoldet werden sollte als der Lehrer. Die geringere Besoldung ist wohl schon gelegentlich mit minderer Berufstauglichkeit begründet worden. Wäre die Richtigkeit dieser Behauptung nachweisbar, so müsste im Interesse der Schule entweder auf Beseitigung der Lehrerin gedrungen oder durch gute Bezahlung die sorgfältigste Auslese ermöglicht werden. Indessen entbehrt eine derartige Minderwertung der Lehrerin jeder Grundlage. Die Begründung durch den Hinweis auf geringere Bedürfnisse und soziale Pflichten ist eher einleuchtend, aber auch nicht ganz zutreffend, da die alleinstehende Lehrerin relativ teurer haushaltet als der Lehrer mit Familie und mehr für ihre alten Tage vorzusorgen hat, weil sie sich keine Stütze heranziehen kann und in der Regel früher erwerbsunfähig wird als der Lehrer.»

Reorganisation der Lehramtschule.

Pädagogische Fakultäten.

In den «Pädagogischen Studien» (31. Jahrgang, IV. Heft) hat Dr. Tögel einen sehr bemerkenswerten Aufsatz über «die Notwendigkeit einer pädagogischen Fakultät an unsern Hochschulen» veröffentlicht. Er weist darin zunächst auf das Beispiel Amerikas hin, das auf diesem Gebiete in mustergültiger Weise vorangegangen und zitiert als bedeutsames Urteil einen Ausspruch des berühmten Historikers Lamprecht, der am dritten deutschen Hochschullehrertag feststellte, dass Deutschlands Universitäten nicht mehr an der Spitze der Universitäten des Weltalls marschieren: Amerika sei Deutschland vorausgeeilt. Ueber die Pädagogik an den amerikanischen Hochschulen äussert sich Tögel folgendermassen:

«Auf keinem Gebiete der Wissenschaft dürfte der Vorsprung Amerikas grösser sein als auf dem der Pädagogik. In den letzten 25 Jahren sind an allen grösseren Universitäten der Vereinigten Staaten Lehrstühle für Pädagogik entstanden. Den Höhepunkt der pädagogischen Ausbildung bildet das «Lehrerkolleg», eine Universitätsfachschule. Das bedeutendste «Teachers College» ist das der Columbia-Universität zu New-York mit 70 Professoren, der berühmten Horace-Mann-School als Beobachtungs- und einer andern als Uebungsschule.